



LE FIGARO

Laure d'Hauteville: « À Beyrouth-sur-guerre, l'art fait la paix »

La directrice de la Beirut Art Fair, qui se tient du 18 au 22 septembre dans la capitale libanaise, présente les singularités de ce grand rendez-vous culturel du monde arabe.



Delphine Minoui
dminoui@lefigaro.fr

Envoyée spéciale à Beyrouth

Elle ne recule devant rien. Malgré la récente crainte d'une escalade entre le Liban et Israël, l'intrepide fondatrice et directrice de Beirut Art Fair, Laure d'Hauteville, inaugure, ce 18 septembre, la dixième édition de cette foire au rayonnement mondial.

LE FIGARO. – Le pays du Cèdre vient de frôler une redite de la guerre de 2006 entre le Hezbollah et Israël. Avez-vous songé à reporter votre programmation ?

Laure d'HAUTEVILLE. – Certainement pas ! Cela fait vingt-huit ans que je travaille au Liban et que j'y passe une grande part de mon temps. Ici, on apprend à vivre au gré des tensions. Et à déjouer les obstacles, aussi nombreux qu'inattendus ! Au cours de son histoire, Beyrouth a toujours fait preuve de résilience. Elle porte encore les stigmates de la guerre civile (1975-1990), mais elle ne cesse de se réinventer. La ville est un véritable hub artistique, où se multiplient les initiatives, tant au niveau des institutions (musées, centres d'art contemporain, fondations...) qu'à celui des galeries et collectionneurs enthousiastes. Quand j'ai lancé Beirut Art Fair en 2009, on a commencé avec 3500 visiteurs. L'an passé, nous en avons reçu plus de 30 000 ! Cette année, la foire s'ouvre encore plus aux scènes du monde entier, avec une cinquantaine de galeries venant de 18 pays différents et des artistes de 35 nationalités. Nous comptons aussi sur la présence de la Fondation Cartier, du Centre Pompidou, des amis du Palais de Tokyo, mais également de représentants saoudiens du King Abdulaziz Center for World Culture et d'exposants venant d'Iran. Et si ces deux pays qui n'arrivent pas à s'entendre parvenaient à dialoguer à travers l'art ? C'est cela aussi, le défi de Beirut Art Fair.

**Beyrouth reste donc une plate-forme d'échanges ?**

À Beirut Art Fair, place à l'audace, à la créativité, à l'autodérision. Je pense à cette artiste saoudienne, Maha Malluh, dont on expose une œuvre qui représente des barils de pétrole compressés comme des carrés de chocolat. Par le passé, nous avons exposé des artistes censurés, parfois torturés, dans leur pays. Ici, on construit des ponts quand d'autres érigent des murs. L'autre jour, j'étais au téléphone avec un jeune artiste palestino-libanais qui avait traversé les checkpoints israéliens pour acheminer ses toiles jusqu'à Amman, en Jordanie, afin qu'on les récupère pour les exposer à Beyrouth. Notre foire revendique un certain avant-gardisme. Je me souviens du cru 2010. Nous avions notamment présenté une vidéo de l'Égyptien Khaled Hafez. Le message y était clair : ça chauffe, il va y avoir une révolution. Personne n'y croyait. Six mois plus tard, il y a eu le printemps arabe, et des milliers d'Égyptiens descendaient dans la rue pour manifester... Beyrouth est une ville-refuge. On peut s'y exprimer librement, on peut y montrer ce qu'on ne peut pas montrer dans d'autres capitales de la région.

Pendant ce temps, un vent de censure souffle sur les artistes libanais... Ne faut-il pas s'inquiéter de l'annulation récente d'un concert du groupe de rock alternatif Mashrou' Leila ?

Au Liban, pays multiconfessionnel, où il n'y a pas d'état civil, ce sont les religions qui font souvent la loi. Cette fois-ci, c'est l'archevêché qui s'est opposé au concert, en accusant les musiciens de porter atteinte au christianisme et d'encourager l'homosexualité. Je pense que cela s'inscrit dans un rapport de force : une façon, pour l'Église, d'exercer son autorité et de faire entendre sa voix face à d'autres confessions qui prennent le dessus. Ça s'inscrit dans le climat politique ambiant où chaque parti essaie de montrer qu'il est plus important que l'autre. Au final, il y a beaucoup d'hypocrisie dans cette annulation. Car ça ne changera en rien la popularité du groupe qui se produit chaque année au Liban, et dont on peut télécharger les tubes sur Internet.

La Foire a-t-elle été exposée à de telles restrictions ?
Je ne m'impose aucune limite. Le fait d'être française m'offre une certaine neutralité. Évidemment,

il m'est arrivé d'avoir quelques petits soucis. Mais cela s'est toujours arrangé. Il y a quelques années, nous avons exposé un portrait de Hassan Nasrallah, chef de la milice chiite du Hezbollah, réalisé en paillettes par une pop-artiste, que nous avons accroché au-dessus du bar de l'espace VIP. Juste après l'inauguration, un homme a voulu me voir. Il était du Hezbollah. Il m'a expliqué qu'il ne lui semblait pas correct d'exposer Nasrallah au-dessus des bouteilles d'alcool. En revanche, le tableau en lui-même ne lui posait aucun problème. Nous l'avons donc déplacé à un endroit plus approprié. J'ai apprécié qu'il vienne en parler, et surtout qu'il ne censure pas l'œuvre. Au Liban, on peut ne pas être d'accord, mais on peut toujours discuter.

L'audace restera donc au rendez-vous cette année ?

Et comment ! Parmi les surprises de cette dixième édition, nous créons un musée de curiosités avec des œuvres éclectiques issues de la collection de l'homme d'affaires libanais Philippe Jabre. Nous avons reconstitué le fameux « quartier réservé » à partir de photos des années 1920 de ce district situé près de la place des Martyrs, où les jeunes hommes de bonne famille allaient traditionnellement se faire dépuceuler. Sur ces clichés en noir et blanc, les prostituées prennent des poses coquines sous des enseignes lumineuses. On s'est d'ailleurs amusé à refabriquer ces néons. La collection de Philippe Jabre, ce sont également de vieux posters de cinéma, des guides touristiques du temps où le Liban était la Suisse du Moyen-Orient. C'est, aussi, ce Liban fantasmé par de nombreux peintres étrangers comme Andy Warhol, David Hockney...

La guerre civile sera justement au cœur de la rétrospective consacrée à Don Mc Cullin...

Nous avons sélectionné une cinquantaine de clichés du grand photographe de guerre britannique. Don Mc Cullin, qui est l'un des invités phares de la Foire, évoquera ses souvenirs de la guerre lors d'un débat très attendu où il rouvrira sans doute des dossiers que certains ont préféré enterrer. Preuve que la liberté d'expression passe par l'art ! ■



Beyrouth est une ville-refuge. On peut s'y exprimer librement, on peut y montrer ce qu'on ne peut pas montrer dans d'autres capitales de la région. Au Liban, on peut ne pas être d'accord, mais on peut toujours discuter

LAURE D'HAUTEVILLE

**RENCONTRE**

« A Beirut Art Fair, place à l'audace, à la créativité, à l'autodérision. Par le passé, nous avons exposé des artistes censurés, parfois torturés, dans leur pays. Ici, on construit des ponts quand d'autres erigent des murs. »

MILED AYOLIB